

LE

PASSE-TEMPS

ET

LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : Variations sur le célibat (suite).....	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X...
Concours du Conservatoire ..	X...
Nos Théâtres.....	X...
Lettre parisienne : Nos Députés le verre en mains.....	Marcel FRANCE.
Chronique Féminine : Le Chapitre des Economies.....	Gab. CAVELLIER.
Notes d'actualité : L'Exposition de Saint-Louis.....	René GROUGÉ.
En Route (présie).....	Pierre BRONDEL.
Les Gaîtés de la Semaine...	Georges ROCHER.
Aime-t-on plus que la vie?..	Eugène FOURNIER.



CAUSERIE

Variations sur le Célibat

DEUXIÈME ARTICLE

La croisade prêchée contre les célibataires — pends-toi, Saint Louis, tu ne sera pas de celle-là! — se résume en cette unique proposition :

« Est-il juste que des citoyens ne fournissant pas à la patrie des soldats pour la protéger et pour les défendre eux-mêmes, payent un impôt plus élevé que les pères de famille ayant des charges considérables? »

Eh! oui, cela serait de toute justice, malheureusement cette solution — si rationnelle soit-elle — dérange tant de calculs, touche à tant d'intérêts mesquins, qu'il faut s'attendre — de la

part des intéressés — à une vigoureuse résistance.

La patrie! la famille! belles sornettes — en vérité — à rappeler à des gaillards qui donneraient volontiers tous leurs amis... pour ne point avoir de parents.

Alors qu'à Paris — seulement — le nombre des célibataires masculins ayant plus de trente ans — s'élève au chiffre fantastique de *trois cent mille*, ce qui suppose un nombre au moins égal de demoiselles réduites à ensevelir — au plus profond de leur cœur — des trésors d'amour et de tendresse qui ne demanderaient qu'à se dépenser, il est — le croiriez-vous? — de par le monde, un pays où les femmes manquent.

Après s'être condensé entre le 78^e degré de longitude Ouest, et le 45^e degré de latitude Nord, un long gémissement a traversé l'Atlantique, et vient d'affecter les côtes d'Angleterre et de France, comme l'aurait fait une bourrasque signalée au passage par le bureau télégraphique de New-York.

Ce gémissement, ce sont les célibataires du Bas-Canada qui l'ont poussé, ils n'ont pas assez de femmes pour leur consommation, ils en demandent à la jeune Amérique, à la vieille Europe : ils en demandent partout.

Alors que chez nous, la natalité des femme dépasse d'un bon cinquième celle des hommes, c'est l'inverse qui se produit chez eux.

Dans la province d'Arizona — particulièrement — le beau sexe est devenu d'une rareté extrême, celui qui a le bonheur d'en posséder un échantillon, est obligé de le tenir sous clef et de faire bonne garde autour.

Pauvres habitants de l'Arizona!

Une végétation luxuriante recouvre le sol qu'ils habitent, ils ont des fleurs à n'en savoir que faire; grâce au commerce des peaux qui les enrichit, ils

vivent dans l'abondance, le grain s'accumule dans leurs greniers, leurs caves s'emplissent d'un vin généreux, ils ont tout et ils n'ont rien : ils manquent de femmes!

Dans leurs festins attristés, il leur est interdit de tresser des couronnes qu'ils ne peuvent poser sur aucune tête blonde ou brune, et de mêler, comme l'a dit le poète :

Le feu de leurs baisers à la douceur des vins!

— Mon royaume pour un cheval! s'écriait Richard III : c'est la moitié de leur fortune, que donneraient ces braves Canadiens, pour trouver des compagnes.

Un habitant de Bosbee — une des localités les plus importantes de la province — a saisi les pouvoirs publics de cette grave question.

Il a écrit au maire de Montréal, pour se plaindre de la disette de femmes qui se fait cruellement sentir dans le pays.

— « Si nous sommes célibataires, c'est bien malgré nous, et nous en sommes profondément désolés, mais il n'y a pas assez de femmes dans l'Arizona ».

« Des jeunes filles de quatorze à vingt ans — Hé, hé, je remarque en passant, que le célibataire de Bosbee a, comme le bon bourgeois du vieux vaudeville, un faible prononcé pour les tendrons! — des jeunes filles de quatorze à vingt ans, trouveraient ici d'excellentes situations comme épouses, et nous sommes tout disposés à leur envoyer l'argent nécessaire pour le voyage, de si loin qu'elles viennent ».

Au reçu de cette supplique, M le Maire s'est senti blessé dans sa dignité, il a donné ordre au greffier de répondre au célibataire de Bosbee, que la mairie de Montréal n'était pas une agence matrimoniale et que « Son Honneur

n'était nullement disposé à organiser une société pour fournir des femmes aux célibataires de l'Arizona ».

Le même soir, rentré dans ses pénates, M. le Maire a probablement embrassé plus longuement que de coutume Mme la Mairesse, et — pris d'une mansuétude tardive pour les déshérités de ce bas monde — il s'est mis au lit en fredonnant :

Prions Dieu pour ceux qui n'en ont guère,
Prions Dieu pour ceux qui n'en ont pas !

Eh ! bien — je vous le demande en toute sincérité — la conduite du maire de Montréal en cette occurrence, est-elle celle d'un magistrat justement préoccupé des besoins de ses administrés ?

Il lui était si facile d'adresser à quelques journaux de France et d'Angleterre un avis que tous les autres se seraient empressés de reproduire, précisément à cause de son étrangeté :

« On demande des jeunes personnes de 16 à 25 ans, physique agréable ou non, avenir assuré : rien à faire.

« Ecrire directement à la mairie de Montréal (Bas Canada), pas besoin d'envoyer photographie, joindre un timbre pour réponse ».

Il y a des sommes énormes à parier, que les Compagnies de navigation se seraient vues dans la nécessité d'établir des services supplémentaires, et que les célibataires canadiens n'auraient eu — dans quelques mois — que l'embarras du choix.

Pierre BATAILLE.

(A suivre).

LA CRÈME SIMON est la meilleure des Crèmes



Echos Artistiques

Mme Sarah Bernhardt, réellement infaillible, vient de faire une tournée en Irlande, en Ecosse et en Angleterre. Elle a joué successivement à Dubuinn, Belfast, Sheffield, Manchester, Bristol.

La London and North Western Railway Company avait mis à la disposition de l'éminente artiste un train spécial, qui lui a permis d'accomplir un véritable tour de force, puisque, en moins de treize jours, elle a donné dans des villes très éloignées les unes des autres, seize représentations.

..

Voici les grandes lignes du programme des deux représentations qui seront données au théâtre antique d'Orange, les 14 et

15 août, sous la direction de M. P. Anthony-Réal.

C'est M. Henry Hertz, directeur de la Gaîté, l'impresario bien connu, qui organise ces deux spectacles, appelés à obtenir un immense retentissement.

Ils se composeront de :

Le 14 août : *Andromaque*, avec MM. de Max, Monteux ; Mmes Marguerite Moreno, Ventura.

Amphitryon avec MM. Coquelin aîné, Jean Coquelin, Dorival, Monteux et Mme Cora Laparcerie.

Le 15 août, l'*Arlésienne* interprétée par MM. Coquelin aîné, Jean Coquelin, Dorival, Monteux, etc., etc. ; Mmes Cora Laparcerie, Marguerite Moreno, etc.

M. Ed. Colonne prètera son concours à ces deux brillantes solennités, et c'est sous sa direction que son orchestre exécutera le premier soir la partition que le maître Saint-Saëns a écrite pour *Andromaque*, et le second soir la musique de Bizet, dans l'*Arlésienne*.

Mlle Moréno dira, avant l'*Arlésienne*, l'Hymne à Minerve de l'*Empereur d'Arles* du poète Alexis Houzouli.

..

Les Petites affiches de Paris publient le nouvel acte de société du Théâtre national de l'Opéra-Comique intervenu entre M. Albert Carré et ses commanditaires. La nouvelle société commencera le 1^{er} septembre 1904 et finira, avec le privilège de M. Albert Carré, le 1^{er} septembre 1911.

Le capital social est fixé à la somme de un million 500.000 francs. Ce capital est fourni par M. Carré pour 18.750 francs, et par les commanditaires pour le surplus.

..

Le tribunal de Francfort-sur-Mein vient de rendre son jugement dans un procès que le célèbre violoniste Jean Kubelick avait intenté à M. Gehrman, rédacteur musical à la *Gazette de Francfort*. M. Gehrman avait traité M. Kubelick, dans un de ses articles, de « jeune homme au regard stupide ».

Le tribunal a acquitté M. Gehrman, estimant que celui-ci n'avait pas outrepassé les limites de la critique permise (!).

..

Les journaux allemands signalent que le baron Hans Kœrber, qui est, s'il vous plaît, le propre neveu du président du conseil des ministres autrichiens, vient de faire ses débuts dans un café-concert de Munich.

Il avait commencé par se brouiller avec sa famille en épousant une chanteuse qui porte le pittoresque sobriquet de Marée-le-Caillou.

Qui sait maintenant si ce neveu indépendant récoltera dans sa nouvelle carrière plus de lauriers que de pommes cuites ?

GAUFRAGE, PLISSAGE

J. CORTEY, 6, rue St-Côme (au premier)

Concours du Conservatoire

Samedi, 16 juillet

CHANT (Hommes)

2^e prix (unanimité), M. Eugène Térillon ; 1^{er} accessit (unanimité), M. Castel ; 2^e accessit, M. Davoinne.

CHANT (Femmes)

Rappel de 2^e prix, Mlle Chirat ; 2^e prix, Mlle Kahn ; 1^{er} accessit (rappel), Mlle Oggero-Mosca ; 1^{er} accessit, Mlles Piot, Rochet, Delph ; 2^e accessit, Mlles Comte, Marcou et Lenté-Maitre.

MORCEAUX IMPOSÉS : M. Terillon, air d'*Alceste*, de Gluck ; M. Castel, air de *Phydilé*, de Duparc ; Mlle Chirat, air d'*Elsa*, de *Lohengrin* ; Mlle Kahn, air d'*Iphigénie en Tauride*.

Jury : MM. Savard, Beyle, Loret, Witkowski, Roux et Chat.

Lundi, 18 juillet.

DÉCLAMATION DRAMATIQUE

1^{er} prix : Mlle Grandjean, *Divorçons* ; 2^e prix : Mlle Poncet, *La Dame aux Camélias* ; M. Marchand.

1^{er} accessit : M. Pollaud (Rappel à l'unanimité) ; et M. Bouquet (unanimité) ; 2^e accessit : M. Lorquin (rappel) et M. Savey.

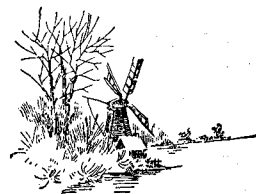
Jury : MM. Savard, Roux, Baldensperger, Herriot, Chat, Loret, Rivière, Caillot, Cresson et Cantinelli.



NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CELESTINS

Tournée Husson. — Dimanche 24 Juille, soirée de gala, avec le concours de Mlle Marie Pétipa, de M. Legat, premiers sujets des Théâtres impériaux de Saint-Petersbourg et de Mlle Jane Rosny-Derys, de l'Odéon.



Lettre Parisienne

NOS DÉPUTÉS LE VERRE EN MAIN

Il y a deux endroits à la Chambre où tous les groupes se confondent et fraternisent; c'est à la caisse et à la buvette.

Méthodiquement, le caissier du Palais-Bourbon, M. Cornille dispose, tous les mois, de petits tas symétriques, composés d'un beau billet de 500 fr., de deux billets de 100 fr., d'une pièce de 20 fr., d'un autre de 10 et d'un écu. Chaque député a droit à un de ces petits tas de 735 fr. Son indemnité est de 750 fr., mais 10 fr. lui sont retenus pour sa carte de chemins de fer et cinq pour la buvette.

La buvette! c'est une assez jolie pièce longue de 15 mètres, large de 8, décorée de panneaux, d'une réelle valeur artistique, représentant les saisons, la moisson, les vendanges, etc. Une « buvette » doit, naturellement comporter un « zinc » mais ici le « zinc » est un marbre rose qui règne tout le long de la salle, surchargé de cigares, de sandwiches, de petits pains, d'énormes tranches de viandes froides, de gruyère d'Ementhal, de brioches, de gâteaux secs et, comme boissons, de consommés, de Bourgogne et de bordeaux rouges et blancs, de marsala, de malaga, de madère, de frontignan, de bière du Nord, de café chaud et froid, de lait, de chocolat, de toutes les liqueurs de marque, l'absinthe et le vermouth exceptés. La buvette, aux jours chauds, se prolonge dans un coquet petit jardin qui domine le quai d'Orsay et sous les beaux arbres duquel sont installés tables et chaises.

Le service, assuré par quatre garçons, est sous la surveillance de la questure. Celle-ci fournit encore l'éclairage, le chauffage et l'entretien du jardin. Quant aux frais de victuailles et de boissons, ils sont couverts par les cent sous prélevés chaque mois sur l'indemnité de chacun de nos 581 honorables. Cela fait, au total, 2,905 fr. par mois et 34,860 fr. par an. Les achats se font par les soins du buvetier, mais une commission de dix députés, choisis parmi les plus fins dégustateurs — et il n'en manque pas de très documentés à la Chambre — préside à la fourniture de la cave.

L'apéritif en vogue est le marsala additionné d'eau de seltz. M. Pelletan, obligé de s'en contenter, s'est vengé en baptisant l'inoffensif breuvage du nom de centre-gauche. C'est plaisir que de l'entendre commander, de son ton le plus mordant : Garçon! un centre-gauche!

Il se consomme environ 35 litres de lait par jour et une égale quantité de consommé dont la viande est abandonnée au personnel.

Bien, que 34.860 fr. soit une somme, elle serait insuffisante si l'on ne comptait sur l'aubaine des vacances et sur la retenue, de députés, plus gourmés que gourmets, qui n'abordent jamais la buvette. Il reste même du bénéfice tous les ans.

Les jours de grande séance où les gosiers sont aussi échauffés que les têtes, les vins et la bière coulent à flots, les cigares disparaissent comme par enchantement, les victuailles s'évanouissent et les huissiers courent, affolés, chez les traiteurs de la rue de Bourgoigne.

Certain soir de la discussion sur les associations qui fut si mouvementée, M. Waldeck-Rousseau mangea à la buvette. Il se fit servir une tranche de jambon, une cuisse de poulet — la gauche naturellement — une tranche d'émenthal et une bouteille de bordeaux rouge. Son café pris, le président du Conseil déclara qu'il n'avait jamais fait meilleur repas. Ce fut un bruit sensationnel dans la buvette, dans les couloirs et jusque dans la tribune de la presse où l'on en prit note.

La buvette fournit aussi le verre de la tribune qui n'est jamais ou presque jamais le verre d'eau sucrée et parfumée de fleur d'oranger. Chaque orateur a sa boisson favorite. Un huissier est spécialement chargé de ce service du breuvage oratoire. Son laboratoire, dissimulé dans un coin de la salle a, pour toute décoration, un tableau où est inscrit, à côté des noms des principaux orateurs, la boisson qu'on doit leur servir. En argot de couloirs, on appelle cet huissier le « verre d'eau ». Le « verre d'eau » actuel, Bayle, est à ce poste depuis huit ans. Jamais il n'a commis d'impair. Il ne perd pas la tribune de l'œil et n'a garde d'apporter le café sucré de M. Ribot à M. Aynard, qui ne boit que du café sans sucre.

M. Brisson qui buvait autrefois du cognac, comme M. Bourgeois, s'est mis au sirop de gomme et à l'eau de seltz. Le sirop de gomme a beaucoup d'adeptes depuis l'abbé Lemire jusqu'à Clovis Hugues et à Coutant auquel on aime à rappeler qu'il est d'Ivry et qui pourrait pourtant s'offrir un bordeaux corsé comme M. du Périer de Larsan ou un grog au kirsch comme M. de Gailhard-Bancel. Mais il y a ainsi des anomalies qui ne se manifestent qu'à la tribune. Qui supposerait, par exemple, que M. Pelletan ne boit que de l'eau pure quand il discourt à la Chambre?

On boit beaucoup moins de vin qu'autrefois et on signalerait comme un

phénomène un orateur qui, à l'exemple de Pouyer-Quertier, absorberait sa bouteille de bordeaux chaque fois qu'il paraîtrait à la tribune, ne fût-ce que pour cinq minutes. Il n'y a cependant que très peu de buveurs d'eau, à part MM. Pelletan, M. Mirman, M. de Mun, M. Barthou, M. de Baudry d'Asson (lui aussi!), M. Etienne et M. Paul Deschanel particulièrement voué à l'eau d'Evian.

Le sirop de gomme, avons-nous dit, a beaucoup de partisans et, parmi eux, le général André qui est pourtant un bourguignon salé.

Le café sucré ou non sucré est aussi en faveur, outre M. Ribot et M. Aynard, il compte parmi ses habitués M. Leygues, MM. Lockroy, Cochery, Ger-ville-Réache, Vaillant, etc.

MM. Poincaré, Rouvier, Lasies, Zévaès, etc., s'adonnent à la citronnade et, comme M. Bourgeois, M. Millerand préfère le cognac étendu d'eau.

Et pour finir, je m'aperçois que j'ai oublié de regarder sur le tableau de Bayle ce que buvait le maître de la tribune de la Chambre, M. Jaurès, non plus que M. Doumer. C'est d'autant plus impardonnable que le tableau n'est pas très long et qu'il n'y a que 131 députés qui y figurent, les 450 autres n'ayant jamais abordé la tribune.

Marcel FRANCE



CHRONIQUE FÉMININE

Le Chapitre des Economies

Quelles que soient les ressources dont dispose un ménage, on y devrait toujours faire une part aux économies; d'abord parce que nul ne peut prévoir les vicissitudes de l'existence et, en second lieu, parce que cette façon de procéder oblige à mettre de l'ordre dans le budget familial.

En principe, on admet que les économies s'élèvent au dixième des ressources. Mais ce principe ne saurait être tenu pour absolu, le nombre des enfants, la diversité des charges, modifiant considérablement la situation de chacun.

L'essentiel est de faire un effort afin d'arriver à distraire du budget de dépenses une poire plus ou moins grosse pour la soif. Or, il n'est pas toujours facile d'y parvenir, et cela serait même parfois tout à fait impossible si l'on n'employait pas un moyen héroïque.

Le « moyen héroïque » consiste à mettre de côté, dès le commencement du mois, la somme prévue au chapitre

des économies. N'attendez pas huit jours, quinze jours, moins encore la fin du mois ! Ou tout aura fondu, comme par miracle, dans le courant des dépenses quotidiennes. Je sais bien que la ménagère, la maîtresse de maison, tirera un peu plus d'ur, devra s'ingénier à trouver des combinaisons plus difficiles ; mais, du moment où la somme fixée ne dépasse pas les capacités du ménage, elle arrivera très bien à ses fins sans que les autres chapitres souffrent.

Et puis, poussez jusqu'au bout la prudence : Ne conservez pas dans un coin de secrétaire ou de portemonnaie, les économies ainsi réalisées, car elles s'en vont vite quand il n'y a qu'une clef à tourner, une bourse à ouvrir ! Dépensez, au contraire, votre pécule là où il sera à l'abri de toute velléité intempestive : chez le notaire, chez le banquier, à la caisse d'épargne, etc., etc.

Un procédé très recommandable pour qui a des ressources certaines est de s'assurer à une Compagnie sérieuse. Il existe maintenant des sociétés mutuelles pratiquant toutes sortes d'opérations de capitalisation, d'assurances sur la vie, de constitution de retraites, qui admettent le payement par semestre, par trimestre, par mois même. En s'adressant à celles qui ont fait leurs preuves et offrent les garanties désirables, on obtient un placement exceptionnellement rémunérateur, et surtout obligatoire, une fois l'engagement conclu.

Or, on n'a rien trouvé encore de mieux pour stimuler la bonne volonté que de la rendre obligatoire. Payer régulièrement ou perdre le fruit de ses efforts antérieurs : telle est l'alternative où se trouve l'assuré. Donc, il paye. Cela est dur, parfois, Mais où serait autrement le mérite ?

Contraria contrariis curantur, disent les médecins. Ce qui signifie que les contraires se guérissent par les contraires, et la pauvreté par les sacrifices.

Gabrielle CAVELLIER.



NOTES D'ACTUALITÉ

L'Exposition de St-Louis

ET LES MOEURS AMÉRICAINES

Les Américains, jaloux du prestige de notre dernière Exposition Universelle, avaient juré de faire plus beau et surtout plus grand.

Ils ont réussi :

Leur exposition de Saint-Louis est, paraît-il, un monde. Des gens qui en reviennent — déjà ! — ne tarissent pas

sur le gigantisme (je ne dis pas le gigantesque) de cette *world-fair* à laquelle il ne manque qu'une chose : l'âme, c'est-à-dire la raison d'exister.

A Saint-Louis, on voit des tas de palais, en effet : ils sont et demeureront partiellement vides ; on s'étonne devant des *clous* prodigieux, mais n'ayant aucun sens : statues de beurre, fromages gros comme des wagons, kermesses du *Pike* où pantalonnent des nègres excentriques, etc., etc. Cela est vieux, truculent, hyperbolique, et symbolise à miracle l'agitation stérile de ce peuple qu'on qualifie par habitude de peuple de génie, sans vouloir comprendre que le vrai génie ne consiste pas à bouleverser des mondes pour le plaisir de les bouleverser, mais à mettre l'intelligence et le travail au service d'un esprit d'ordre visant à un but.

Or, les Américains ont tout compris de l'existence, sauf le but. J'ai visité les principales villes des États, il y a deux ans. Partout se remarque la même fièvre puérite qui part de ce principe : gagner beaucoup de dollars dans le moins de temps possible, et qui aboutit à cet autre : gaspiller beaucoup de dollars sans en recueillir nul profit.

Business is business. L'Américain se lève à cinq heures, expédie ses affaires personnelles, avale en hâte une tasse de thé, dépouille son courrier, descend à son bureau ou à son magasin, déjeune d'un bifteck, redescend prendre le collier de travail, dîne debout pour aller plus vite, endosse expéditivement l'habit de soirée, conduit sa femme au théâtre, la quitte au milieu du spectacle, revient écrire chez lui et se couche bien après minuit.

Il ne dort pas, ou si peu que mieux vaut n'en pas parler. Nul répit, nulle distraction, nul loisir. Il est l'organe d'une machine à draguer l'or qui, une fois mise en marche, semble condamnée au mouvement perpétuel. Il ne s'appartient pas ; il est son propre esclave. Vous demandez une entrevue à tel industriel :

— « Demain midi, en voiture, entre Broadway et la XVIII Avenue où j'ai à faire », vous répond-il.

L'or dragué par lui retombe dans son ménage qui déborde de luxe absurde, et sur sa femme, qui, plus idole encore à New-York qu'à Paris, constitue une enseigne resplendissante, à la prodigalité de laquelle se mesure la fortune du mari.

J'ai vu en Amérique des salons extraordinaires. On y empile deux, trois, quelquefois quatre pianos surchargés de sculptures. L'instrument ou les instruments sont constamment ouverts, avec la partition du dernier opéra parisien sur le pupitre. Vous croyez qu'on en joue ? Point ! Les pianos et les par-

titions sont là pour la frime, parce qu'ils coûtent cher. Uniquement !

Un marchand de porcs de Chicago imagine-t-il de se faire peindre ? Il n'ira pas, croyez-le bien, commander le portrait à un artiste américain. Il viendra plutôt, entre deux paquebots, poser chez Chartran ou chez Carolus Duran. Pourquoi ? Parce qu'on sait, à Chicago, que la signature de nos maîtres portraitistes vaut cinq mille dollars.

Ainsi va de tout. Le luxe est criard, mais dispendieux. C'est son excuse. On se rappelle l'histoire de ce fabricant de conserves, qui, afin de se distraire, fit dorer les statues de marbre de son parc et se suicida ensuite, parce que l'excentricité n'avait pas guéri son spleen.

Il ne faut pas voir là un trait isolé, mais la synthèse d'un état d'âme fort répandu.

La prodigalité de la femme est le second exutoire de la fortune des ménages américains.

— « Madame, péniblement levée, a passé une bonne heure à penser quelle toilette elle arborera l'après-midi, écrivait naguère l'impresario Schurmann. Une mise simple est chose inconnue en Amérique. Elle en a passé deux autres à s'attifer, une quatrième à luncher ; puis, à moins qu'elle ne reçoive ou ne rende des visites, c'est la flânerie de magasin en magasin, le *shopping*, qui nécessite l'accompagnement d'une formidable bourse où viennent s'engloutir tous les gains du mari. Celui-ci, d'ailleurs, n'a jamais le mauvais goût de se plaindre. Le rôle de l'enfant gâtée est d'être belle, élégante, adulée ; celui de l'homme est de tâcher de lui en fournir les moyens. »

Aussi, doit-on faire beaucoup de réserves sur la réputation d'hommes pratiques que l'on a décernée gratuitement aux Américains. La manie de l'excès rend stériles, je le répète, tous les efforts auxquels ils tendent en vue d'assurer leur propre bonheur. Trop occupés, ces gens-là n'ont pas le temps d'être heureux. Est-ce vivre intelligemment ? Nul n'oserait soutenir un pareil paradoxe.

Et c'est pourquoi il sied de tenir pour ce qu'elle signifie la grandiloquente Exposition Universelle qu'ils ont conçue, afin de manifester leur puissance créatrice aux yeux du reste du monde. C'est immense, c'est beau, c'est creux, et surtout ça coûte cher. L'esprit tout entier de la nation s'y concrète, avec sa largeur des vues, sa munificence, et aussi cette science du bluff, grâce à laquelle le peuple américain a réussi à persuader à la vieille Europe qu'elle est très en retard, et qu'il suffit de laisser couler l'or entre ses doigts ouverts pour en recevoir comme un reflet de génie.

René GROUË.

EN ROUTE

Au grand hôtel du « Lapin-Grès »
On arrive en foule, on se presse,
Et le patron pousse des cris
Mêlés de joie et de détresse.

Tant de monde ! Il n'a jamais vu
Tant de monde dans sa baraque !
Son génie est au dépourvu,
Et tout son savoir se détraque.

Néanmoins, il se ressaisit.
Et ses ordres se distribuent.
Pendant que le client choisit
Et que tous les larbins saluent.

Or, un grand faquin dédaigneux,
Traînant une fille à ses trousses,
Discutait sur un ton hargneux,
Très fier de ses moustaches rousses.

Eh, me désignant de la main :
— « La chambre du premier étage,
Vous pourrez la donner demain
A ce Monsieur déjà d'un âge » —

« Déjà d'un âge ! » Quel malheur !
Mais, jeune, chauve, coq sans crête,
As-tu regardé la couleur
Des cheveux que j'ai sur la tête ?

« Déjà d'un âge ! » Est-ce fini !
Pâle viveur, vieillard précoce,
Au moins, cache ce teint jauni,
Et ce dos rond qui fait la bosse.

« Déjà d'un âge ! » Le soleil
Illumine la route immense,
Et tu dors d'un bonteux sommeil
A l'heure où le printemps commence.

« Déjà d'un âge ! » Et puis après ?
Si, dans le jardin de la vie,
Ta fleur s'est changée en cyprès,
La mienne peut te faire envie,

Car elle a des parfums toujours,
Sa couleur est couleur de flamme,
Et c'est l'éclat des premiers jours
Qu'elle garde au fond de mon âme !

Pierre BRONDEL.



Les Gaietés de la Semaine

La météorologie est tout de même une belle science ! Pas bégueule pour un sou, s'accommodant de tout et ne s'affectant de rien, ne s'embarrassant point de formules pédantes, faisant faillite sept fois la semaine et n'en étant ni moins fière, ni moins assurée.

Voyez un peu le Vieux-Major. Quand, au printemps, des curieux l'avaient questionné : « Cher maître, quel été aurons-nous ? », cet éminent savant n'avait pas hésité une seconde : « Il pleuvra, Messieurs, il pleuvra ! »

Juin est venu, pimpant, fleuri et ensoleillé, plein de lumière, de parfums et d'oiseaux et s'est écoulé sans la moindre averse. Le Vieux-Major a trouvé ça très bien et ne s'en est pas troublé le moins du monde : « Erreur n'est pas compte, Messieurs, juin fut beau, juillet sera humide ! »

Ah ! l'humidité de juillet ! C'est sur nos fronts qu'elle se manifeste. Le soleil nous cuit et nous recuit, nous suons, nous souff-

flons, nous peignons et notre savant se frotte les mains : « Pas d'impatience, de grâce ! Il finira bien par pleuvoir, si ce n'est en juillet, ce sera en août ; et qu'est-ce qu'un mois, je vous le demande, en face de l'éternité ? Evidemment ! »

N'est-il pas vrai que la météorologie est une belle science ? Peut-être direz-vous que c'est le savant qui a des défaillances. C'est une hypothèse comme une autre et je comprends que le paysan de mon village qui dit : « Il pleuvra demain parce que mes canards se baignent ou parce que les mouches sont « piquantes », est un devin plus sûr que cet excellent Major. Mais il est moins gai que celui-ci et, par cette température, un peu de joie n'est pas de trop dans le paysage ! Je préfère donc le Vieux-Major !

On n'a pas tant d'occasions de rire et il est bien heureux pour les gens moroses que M. Santos-Dumont nous soit revenu et recommence ses inoffensives promenades de la Tour Eiffel au Pavillon Chinois.

Nous allons donc revoir les snobs et les petites dames se pâmer pour ce noble Brésilien qui n'a même pas le mérite d'avoir découvert quelque chose — sinon la réclame et l'art de s'en servir.

J'ai trouvé dans un journal de Strasbourg, portant la date du 27 brumaire an VII — cela fait un siècle ou presque — cette communication du citoyen Carondelet : « Un amateur, dans notre ville, a trouvé le moyen de diriger le ballon ; le procédé est aussi facile que simple et bon marché. Toutefois, on ne peut aller contre le vent, pas plus en flottant en l'air qu'en naviguant sur mer ; dans l'un et l'autre cas, il faut se contenter, quand le vent est trop défavorable, de prendre le biais, pour trouver un autre courant plus favorable. On fera connaître le procédé à suivre ».

Le procédé en question, c'est ni moins, ni mieux que celui de M. Santos-Dumont qui, cent ans plus tard, est toujours obligé de « prendre le biais » ou même... de faire demi-tour. Mais le public du vingtième siècle est un peu plus gobeur que celui du dix-neuvième et tandis que jadis on faisait à peine attention à l'aéronaute strasbourgeois, les badaux parisiens d'aujourd'hui crient au prodige, paient des prix et tressent des couronnes, pendant que la science s'amuse du bateleur et des spectateurs. Ce sont les gaietés du temps !

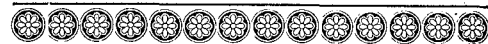
A propos de science et surtout de gaiété, donnons une pensée à mon ami Lintilhac. J'ai vu, l'autre matin, ce génial sénateur qui vient, à cinquante ans passés, de se faire retoquer aux examens de licence en droit. Et, dans mon gilet, il a épanché sa tristesse.

— « Comprenez-vous cette aventure ? a-t-il gémi. Les examinateurs ont déclaré que je n'entendais rien au droit et que je comprenais les lois en dépit du bon sens. Et, cependant, il n'y a pas à dire, j'en fais et de fameuses, et qu'il faudra bien qu'on applique. On a dit aussi que j'ignore le premier mot de l'organisation administrative. Quelle calomnie ! A-t-on oublié ce fait que j'ai rappelé pourtant à mes électeurs du Cantal : Un jour, le ministre, dont j'étais le chef de cabinet, fut chargé de faire, pendant une quinzaine, l'intérim de la présidence du Conseil. Et, comme il dut alors s'absenter lui-même une semaine, ce fut moi, cher Monsieur, vous m'entendez bien, ce fut moi, qui signai à sa place, et de

ce fait, pendant 8 jours, j'ai gouverné la France. J'ai été quelque chose comme son roi ! Dire, après cela, que j'ignore l'administration, laissez-moi rire. La vérité, c'est que ma façon de savoir ne s'accordait pas avec la façon de questionner des examinateurs et qu'au surplus ceux-ci n'étaient pas à la hauteur de ma science. Si je m'étais examiné moi-même, je me serais reçu avec félicitations. Mais, laissez-pleuvoir le mouton — mon ami Lintilhac a des images exquises — et viennent les prochains examens... Car je me suis remis au droit, j'en ferai le plaisir favori de mes vacances et il faudra bien qu'on incline enfin les jalousies les plus tenaces contre mon aveuglante compétence... »

Si je n'étais pas un ami de M. Lintilhac, je conclurais qu'en France le ridicule ne tue plus personne, puisque cet « honorable » est encore en vie. Mais pour les mis on est plein d'indulgence et j'ai souhaité bonne chance à cet étudiant persévérant.

Georges RCHER.



AIME-T-ON PLUS QUE LA VIE ?

— C'est une véritable calamité, dit Mme de Lépreneuse, la mère ; depuis que ce maudit chien enragé court la campagne, on n'ose plus sortir.

— Hier encore, ajouta sa fille, il a mordu deux enfants qui revenaient de l'école. Le désespoir des parents est impossible à décrire.

— C'est affreux ! N'y a-t-il aucun moyen pour rendre la morsure inoffensive, docteur ? demanda Mme de Lépreneuse s'adressant à un jeune homme d'une trentaine d'années.

— Il y a d'abord la cautérisation au fer rouge, répondit l'interpellé.

— C'est horrible ! exclama Mlle de Lépreneuse ; il doit y avoir autre chose.

— Lorsque la région le permet, reprit le docteur, on peut appliquer une ligature au-dessus de la morsure, laver la plaie à grande eau et la brûler à l'aide de caustiques liquides, l'acide azotique concentré, par exemple. Quel que soit le procédé employé, il faut opérer vite sur-le-champ, sous peine d'arriver trop tard.

— Alors, dit Gaston de Maurebois, cousin de Mlle de Lépreneuse, lorsque l'on est mordu, il ne faut plus espérer qu'en l'Institut Pasteur.

— Il y a, reprit le docteur, un préservatif dont l'emploi immédiat donne d'excellents résultats, mais il est délaissé.

— Sans doute, parce qu'il présente de sérieux inconvénients ? demanda Karl Marienzi, un des hôtes du château.

— De très sérieux, répondit le docteur.



CRÈME SIMON
POUDRE
SAVON

4 Sont adoptés par les Dames du monde entier pour adoucir, velouter, blanchir la peau du visage et des mains. †
Se méfier des contrefaçons et imitations

LITS EN CUIVRE

Literie complète

Maison **CHARNAUD**

(Anc. rue de la République, 65)

4, Place des Jacobins, 4

LESSIVE PHÉNIX

NE SE VEND QU'EN PAQUETS

de 1, 5, et 10 kilogr., 500 et 250 gr.
portant la signature J. PICOT

Tout produit en sac toile ou en vrac c'est-à-dire non en paquets signés J. PICOT, n'est pas de la

LESSIVE PHÉNIX

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cet offre dont on appréciera le but humanitaire est la conséquence d'un vœu,

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

— Néanmoins, faites-nous le connaître, dit Karl.

— Oh! oui, docteur, ajouta Mlle de Lépreuse.

— C'est la succion, reprit le docteur. Il faut qu'une personne se dévoue et suce aussitôt la plaie. Cette opération présente de grands dangers; l'opérateur est à peu près certain de s'inoculer le virus. Ce moyen, reposant sur le dévouement, est peu employé; je ne le cite que pour mémoire.

— Vous ne croyez pas au dévouement, docteur? demanda Mlle de Lépreuse.

— Je n'ai pas dit cela, mademoiselle; je crois seulement qu'il est prudent de ne pas trop y compter.

— Je suis de votre avis, ajouta Mme de Lépreuse.

— Quoi! s'écria sa fille, c'est toi, mère, le dévouement en personne, qui doute?

— Oui, mon enfant, le doute est un des fruits amers de l'expérience.

Cette conversation avait lieu par une belle journée d'été, dans le parc du château de Lépreuse, situé à quarante kilomètres de Paris, dans la Brie. Mme de Lépreuse l'habitait toute l'année, avec sa fille Yveline. Veuve de bonne heure, elle avait renoncé au monde pour se consacrer exclusivement à l'éducation de sa fille, son unique enfant. Yveline atteignait ses dix-huit ans; elle charmait tout de suite par sa grâce naturelle. Elevée à la campagne, elle avait poussé au grand air; son visage était frais rose, et ses yeux vifs, un peu malicieux, semblaient lire au fond des cœurs.

Elle était en âge de se marier; les hôtes du château étaient des prétendants plus ou moins déclarés.

Gaston de Maurebois, le cousin d'Yveline, chauve, l'air distingué, offrait le type du viveur; orphelin à vingt ans, il avait mené à Paris l'existence des oisifs fortunés.

A ses moments perdus, il s'occupait d'opérations de Bourse; il était associé avec un agent de change chez lequel presque tous ses capitaux étaient engagés.

A trente-trois ans, il éprouvait le besoin de se reposer et de se retrmpier dans le calme du mariage. Un jour, il tomba au château de Lépreuse sans prévenir: à la vue d'Yveline, il fut ébloui; dès lors, il s'éprit sérieusement de sa parente.

Karl Marienzi, un des hôtes du château, était le fils d'un écrivain célèbre, ami de la famille de Lépreuse. Il avait vingt-huit ans. C'était un beau cavalier et un compositeur de talent. Dès l'âge le plus tendre, il était venu au château. Il avait vécu dans l'intimité de la jeune fille et il l'aimait passionnément.

Le docteur était un enfant du pays. Son père, vieil ami de la maison, avait toujours été le médecin de la famille; il avait succédé à son père et il possédait également toute la confiance de Mme de Lépreuse. Il aimait Yveline et il profitait de la moindre indisposition de sa mère pour renouveler fréquemment ses visites.

Les trois amoureux se trouvaient réunis ce jour-là; c'était à qui serait le plus pressé auprès de la jeune châtelaine. Mme de Lépreuse se sachant entourée d'amis sûrs avait laissé à Yveline une grande liberté, et le naturel franc de la jeune fille avait pu se développer. Le manège des trois prétendants ne lui avait pas échappé, elle s'en amusait un peu; elles les avait tous en grande amitié, mais s'il lui eût fallu se prononcer, elle eût été bien embarrassée.

Les hôtes du château s'étaient retirés ainsi que Mme de Lépreuse, Yveline était restée seule; Karl revint le premier.

— C'est ainsi que vous m'abandonnez, dit Yveline.

Karl s'excusa, la jeune fille prit son bras et ils se promènèrent dans les allées du parc.

— Je suis bien heureux de vous rencontrer, dit le jeune homme.

— Moi aussi, Karl, répondit Yveline. Je veux vous féliciter du succès de votre opéra. Quelles douces émotions vous avez dû éprouver?

— J'en éprouve de plus douces lorsque je suis auprès de vous.

— Votre musique est charmante, elle respire l'enthousiasme.

— Puis qu'elle vous a plu, je n'ai rien à désirer.

— Je la joue constamment, la partition ne quitte plus mon piano. Vous avez eu la gracieuseté de me l'envoyer, je vous en remercie; la dédicace qui l'accompagnait est beaucoup trop flatteuse.

— Je ne vous ai pas flattée.

— Je ne crois pas qu'il y ait dans la vie de plus nobles ni de plus belles jouissances que celles qu'éprouvent les artistes. J'envie votre bonheur.

— Mon bonheur! Est-on jamais satisfait?

— Que vous faut-il donc?

— Je suis seul, il me faut une amie, une compagne qui prenne part à mes joies, qui me soutienne aux heures de défaillance, une femme que j'adorerai, pour laquelle je travaillerai avec amour pour qu'elle devienne fière de moi.

— Vous avez raison, Karl; mais vous la trouverez cette femme.

— Je l'ai trouvée, Yveline, dit le jeune homme en s'arrêtant et en regardant la jeune fille en face.

Eugène FOURRIER.

(A suivre)

L'ESPRIT des AUTRES

Scène de famille :

Belle-maman est allée bouder dans un coin à la suite d'une pique avec son genre.

Celui-ci se rapproche d'elle à la prière de sa femme :

— Voyons, belle-maman... Oui, j'ai dit qu'il n'y avait pas de femme aussi méchante que vous... Eh! bien, je le retire... Il y en a d'autres-là!... Etes-vous contente!



Le jeune fils de M. Pinceflûte regarde curieusement un lièvre que son père vient de tuer à la chasse.

— Oh! papa, dit-il, on dirait qu'il dort.

— Oui, mon fils, mais c'est d'un sommeil de plomb...



A propos du terme.

Deux politiciens causent :

— On ne s'en doute pas : ce qui est le plus cher, en fait de loyer, ce sont les petits appartements...

— Tu plaisantes!...

— Pas le moins du monde : calcule un peu ce que coûtent, au budget de la France, tout simplement deux Chambres et un Cabinet!...



Au salon.

Un peintre *arrivé* rencontre un ancien camarade resté aussi gueux qu'au temps de leurs débuts communs.

— Tu sais, lui dit-il, que j'ai maintenant un hôtel bien à moi!...

— Ah!... et à quelle heure la table d'hôte? demande l'autre.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du n° 2468 du 16 juillet 1904.
Guerre Russo-Japonaise. — La caserne du Vieux-Colombier le 14 Juillet. — *Fête du 14 Juillet* : remise des décorations aux équipages de l'escadre du Nord. — Silhouettes contemporaines : M. Francis de Croisset, par Cappelio. — Le paon. — *Le Patio à Sienne.* — Ecole des Beaux-Arts : le cours de costume par M. Heusey. — Nouvelle fourrière. — *Nos musées de Province.* — Cercle de Puteaux. — Match de Tennis. — Roman illustré : Papa, par J. Berr de Turique. — Echecs par M. D. Janowski. — Rébus. — Concours.

Le numéro : 50 centimes.

LA MODE ILLUSTRÉE

(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction

de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gra-

vures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes: dessins de mode de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées, un an, 14 fr.; 6 mois 7 fr.; 3 mois, 3 fr. 50.
 — Avec planches coloriées : un an, 25 fr.; 6 mois, 13 fr. 50; 3 mois, 7 fr.

Spectacles et Concerts

CONCERTS-BELLECOUR

Tous les soirs à 8 h 1/2, orchestre municipal du Grand-Théâtre, 70 musiciens, sous la direction de M. Archainbaud.

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs, à 8 heures, concert. Spectacle varié.

CASINO DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Tous les jours, concert par l'orchestre du Casino, le soir, représentation théâtrale.

CASINO DU GRAND CERCLE

DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Concerts, distractions, petits-chevaux, à 6 heures, apéritif-concert.

CASINO DU PALAIS DE GLACE

Tous les jours, à partir de 4 heures, Apéritif-Concert par l'orchestre des Tsiganes. Le soir, à 9 heures, grand concert.

BULLETIN FINANCIER

La faiblesse des cours que nous constatons hier a protesté au début de cette semaine, mais les bas cours pratiqués ont provoqué des demandes de peu d'importance il est vrai, mais ces demandes ont suffi pour amener une reprise en clôture.

Le 3 % a passé de 97,87 à 97,92 dernier cours.

Très peu d'affaires sur les Actions des Sociétés de Crédit; le Comptoir National d'Escompte à 608 et le Crédit Lyonnais à 1.131 ont seuls été cotés à terme.

Le Suez a passé de 4155 à 4160.

Sur les fonds étrangers, la reprise s'est manifestée sur l'Extérieure à 86; le Portugais à 61,85 et sur le Turc à 86,05; l'Italien clôture à 102,55; le Russe consolidé à 91,60; le 3 % 1891 à 74,80.

Au comptant les obligations du Port de Rosario sont très fermes à 469,50.

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER

P. LEGENDRE & C^{ie}, r. Bellecordière Lyon

OBLIGATIONS

PANAMA à LOTS

titres absolument garantis et tous remboursables par des lots ou par 400 francs.

6 tirages par an (1 tous les 2 mois)

PROCHAIN TIRAGE :

15 Août 1904

1 lot	4 lot
500.000 FR.	100.000 FR.

LOTS DU CONGO

taux de remboursement 180 fr. par an augmentant de 5 fr. par an jusqu'en 1987.

SIX TIRAGES PAR AN

PROCHAIN TIRAGE

20 Août 1904

GROS LOT: 150.000 fr.

24 lots formant un total de 158.000 fr.

Adresser demandes et fonds à
L'AGENCE FOURNIER
 14, rue Confort, Lyon

Expédition franco des titres à réception des fonds et par retour du courrier.

ÉPILEPSIE

Guérison certaine par l'Anti-Epileptique de Liège de toutes les malades nerveuses et particulièrement de l'épilepsie réputée aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison envoyée franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien à LILLE (Nord).

Eviter les Contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable Nom

Demandez

Partout

LE

THÉ DES MANDARINS

Henri BONJOUR
 • acquéreur des ateliers
Hilaire DUFIN
LYON
 Au Colosse de Rhodes

Ateliers d'ÉBÉNISTERIE et SCULPTURE
 Cours de la Liberté, 29

Ateliers de TAPISSERIE, SIÈGES et DÉCORATION
 Cours de la Liberté, 44

Ateliers de LITERIE et MATELASSERIE
 Cours de la Liberté, 42

EXÉCUTION SUR PLANS ET DEVIS — INSTALLATION COMPLÈTE

Exposition et Magasins de Vente
 42-44, Cours de la Liberté, 42-44

MARIAGES RICHES

Maison de toute confiance avantageusement connue dans la Région par ses grandes relations, mariant gratuitement les veuves et les demoiselles.

M. SAGE, 8, r. Paul-Chenavard
 (Cabinet de 2 h. à 7 h. du soir)

VIENT DE PARAÎTRE :

Le WAGON
 Indicateur des Chemins de Fer

SERVICE 30 C.
D'ÉTÉ

ANC. M^{me} VIENNET, fondée en 1857

PIANOS
 9, Place Jacobins, 9
 LYON
Ch. MORETTON & C^o
 Envoi franco Catalogue Illustré

BELLE JARDINIÈRE
 PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

TOUT

CE QUI CONCERNE LA TOILETTE DE L'HOMME ET DE L'ENFANT
 Confections pour Dames et Fillettes

SUCCESSALE DE LYON
 62, rue de la République, 62

VILLE DE VALENCIENNES (Nord)

LOTÉRIE

Pour la Construction d'un Musée à VALENCIENNES (Nord)
 (Autorisée par Arrêté Ministériel du 14 Septembre 1903)

DEUX GROS LOTS :

150.000 fr. et **10.000 fr.**
 plus 115 autres lots de 1.000, 500 et 100 fr.

Soit 117 Lots faisant **180.000 fr.** tous payables en argent

TIRAGE : 15 Décembre 1904

UN FRANC LE BILLET. On trouve des Billets chez Débitants de tabacs, Librairies. Vente gros et détail, à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON, Concessionnaire général. Joindre au mandat enveloppe affranchie à 0.15 par 4 billets pour réponse.

ANÉMIQUES

et toutes personnes qui souffrez depuis longtemps sans avoir obtenu la guérison de CHLOROSE, PALES COULEURS, NEURASTHÉNIE, FLUEURS BLANCHES, FAIBLESSES occasionnées par la CROISSANCE RAPIDE, l'ÂGE CRITIQUE, la CONVALESCENCE et, en général, tout ÉPUISEMENT produit par l'âge ou les maladies, le seul remède capable de vous guérir radicalement et en peu de jours c'est

L'ANTIANÉMIQUE GRIPPAT

Ce produit exclusivement végétal, expérimenté depuis plus d'un siècle, contient du fer à l'état naturel, le seul assimilable et ne constipant jamais. Il est d'un emploi facile, agréable et sans danger. Aucun des nombreux médicaments préconisés jusqu'à ce jour n'a donné d'aussi merveilleux résultats.

Prix du flacon : 4 fr. - Traitement complet, 2 flacons, franco : 8 fr.

Dépôt général : Pharm. DAMIRON, 39, pl. de la Bourse, Lyon (brochure franco)

EN VENTE dans tous les kiosques à journaux

Le numéro 0.10 c

LA REVUE BI-MENSUELLE
 DES TIRAGES FINANCIERS

2 fr. Par an

Publie tous les Tirages des Valeurs à lots et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés

LE THÉ
 DES
MANDARINS

Qualité extra supérieure

SE TROUVE DANS TOUTES LES
 Bonnes Epiceries et Maisons de Comestibles

Le kilo..... 9 fr. 50
 500 grammes ... 4 » 75
 250 grammes ... 2 » 50
 125 grammes ... 1 » 50
 50 grammes ... 0 » 60

DÉPÔT GÉNÉRAL :
Maison Isaac CASATI
 31, Rue Ferrandière, LYON

ÉLIXIR DE
ST-PIERRE

La Meilleure de toutes les Liqueurs de Table

Fabriquée par le R. P. DIODATO CAMURATI
 Directeur de la Pharm^e du Vatican, à Rome

DÉPÔT GÉNÉRAL :
 Maison ISAAC CASATI, r. Ferrandière, 31

MASSAGE MÉDICAL
 Rue Paul-Chenavard, 8
 Mlle CLARAZ, Masseuse

En vente
 DANS TOUTES LES BONNES ÉPICERIES

LE
RHUM MARQUISAT